

L' Abeille.

7me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

7me Année.

VOL. VII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 3 FÉVRIER 1859.

No. 6.

LE CASTOR.

Importance qu'il a eue dans le commerce des pelleteries en Canada.—Description de cet animal.—La chasse du Castor.—Sa chaussée et sa cabane.

(Suite et fin.)

Prendre les Castors à la tranche c'est faire des ouvertures à la glace avec des instruments tranchants, lorsque les glaces n'ont encore qu'environ un pied d'épais. Cette troisième manière, qui est la plus noble, se fait ainsi, suivant le P. Lejeune.

“ On brise à coups de hache la cabane du Castor, qui est en effet admirable : il n'y a mouquet qui la transperce, à mon avis. Elle est à double étage : celui d'en bas est dans ou sur le bord de l'eau ; celui d'en haut est au-dessus du fleuve. Quand le froid a glacé les fleuves et les étangs, le Castor se tient retiré en celui d'en haut, où il fait une provision de bois pour manger pendant l'hiver. Or, les Sauvages ayant brisé cette maison, ces pauvres animaux, qui sont parfois en grand nombre sous un même toit, s'en vont sous les glaces, et d'un côté qui d'un autre, cherchant des lieux vides et creux entre l'eau et la glace pour pouvoir respirer ; ce que sachant leurs ennemis, ils se vont pourchasser sur l'étang ou sur le fleuve glacé, portant un long bâton en main armé d'un côté d'une tranche de fer faite comme un ciseau de menuisier, et de l'autre d'un os de baleine comme le croit. Ils sondent la glace avec ces os, frappant dessus, et premiers garde si elle sonne creux ; et, si elle donne quelque indice de sa consistance, alors ils comment la glace avec la tranche de fer, regardant si l'eau n'est point agitée par le mouvement ou par la respiration du Castor : si l'eau remue, ils ont un bâton recourbé qu'ils fourrent dans le trou qu'ils viennent de faire ; s'ils sentent le Castor, ils le tuent avec leur bâton, qu'ils appellent *ca oukoulit*, et le tirant de l'eau, en vont faire curée tout aussi tôt, si ce n'est qu'ils aient grande espérance d'en prendre d'autres. Le leur demandais pourquoi le Castor a-t-il fait là qu'on le tait ? Où ira-t-il ? me disaient-ils, sa maison est rommée, et autres endroits où il peut respirer entre l'eau et la glace son assez ; il demeure là dans l'eau cherchant de l'air, cependant on l'assomme.”

“ Il sort quelquefois par la cabane, ou par quelque trou ; mais les chiens qui sont là et le sentent et l'attendent, l'ont bientôt attrapé. Lorsqu'il y a quelque fleuve voisin ou quelque bras d'eau conjoinct à l'étang où ils sont, ils se coulent là dedans ; mais les Sauvages barrent ces fleuves quand ils les découvrent, cassent la glace, et fichent quantité de pieux les uns près

des autres, en sorte que le Castor ne peut esnader par là. J'ay vu de grands lacs qui sauroient la vie aux Castors ; car nos gens ne pouvoient casser tous les endroits où ils pouvoient respirer, aussi ne pouvoient-ils attraper leur proye.”

Lorsque les grandes inondations du printemps sont passées, les femelles retournent à leurs logements pour y mettre bas. Les mâles tiennent la campagne jusqu'aux mois de juin et de juillet, et ne reviennent chez eux que lorsque les eaux sont tout-à-fait basses. Alors ils réparent les desordres que les inondations ont faits à leurs logements, ou bien ils en font de nouveaux. Ils changent de lieux pour trois causes principales : quand ils ont consommé les aliments qui étaient à leur portée, ou que la compagnie est trop nombreuse, ou enfin que les chasseurs les inquiètent trop.

Pour établir leur demeure, ils choisissent un endroit abondant en vivres, au roseau d'une petite rivière et propre à y faire un lac. Ils commencent par construire une chaussée de hauteur suffisante pour élever l'eau jusqu'au premier lit de leurs logements. Si le pays est plat et que la rivière soit creuse, les chaussées sont longues, mais moins élevées que dans les vallées. Le Sieur Olivier, interprète de la Compagnie des Cent-Associés, assurait au P. Le Jeune qu'il avait passé sur une chaussée qui avait plus de deux cents pas de longueur ; et le Sieur Nicolet, au rapport du même Père, en avait vu une qui avait quasi un quart de lieue si forte et si bien faite qu'il en était tout étonné. Ces chaussées ont dix ou douze pieds d'épaisseur dans les fondements, et diminuent peu à peu jusqu'au haut, où elles n'ont ordinairement que deux pieds. Comme ces animaux ont une grande facilité à couper le bois, ils ne l'épargnent pas et le taillent ordinairement par morceaux gros comme le bras ou comme la cuisse et longs depuis dix jusqu'à six pieds. Ils les enfoncent par l'un des bouts fort avant dans la terre et fort proche les uns des autres, les entrelaçant avec d'autres morceaux plus petits et plus souples, puis ils remplissent les vides avec de la terre glaise. On continue, à mesure que l'eau s'élève, afin de pouvoir transporter plus aisément les matériaux. On arrête enfin ces sortes de digues lorsque les eaux retenues peuvent atteindre le premier lit ou logement qu'ils doivent faire. Le côté de la chaussée que l'eau touche est en talus, et l'eau, qui pèse suivant sa hauteur, la presse puissamment contre terre ; le côté opposé est à plomb. Elles sont assez solides pour soutenir les personnes qui montent dessus, et

ces animaux ont grand soin de les entretenir ; car ils reparent les moindres ouvertures avec la terre glaise. S'ils s'aperçoivent que les chasseurs les observent, ils n'y travaillent que la nuit, ou bien ils abandonnent leur demeure.

La chaussée étant finie, ils travaillent à leurs cabanes, qu'ils fondent toujours solidement sur le bord de l'eau, sur quelque petite île, ou sur des pilotis. Ces logements sont ronds ou ovales, et débordent des deux tiers hors de l'eau ; mais ils ont la précaution de laisser une porte que la glace ne puisse boucher. Quelquefois ils bâtissent la cabane entière sur la terre, et font des fosses de cinq ou six pieds de profondeur, qu'ils conduisent jusqu'à l'eau. Ils emploient les mêmes matériaux pour les logements que pour les chaussées, excepté que les logements sont perpendiculaires et terminés en forme de dôme. Les murailles ont ordinairement deux pieds d'épaisseur. Comme leurs dents valent bien les meilleures scies, ils coupent tous les bouts de bois qui excèdent les murailles, et y appliquent un enduit en dedans et en dehors composé de terre glaise et d'herbes sèches. C'est bien dans cette occasion qu'il se servent de leur queue pour mieux affermir cet enduit.

Le dedans de la cabane est voûté en anse de panier et peut loger huit ou dix Castors ; en dedans elle a quatre ou cinq pieds de large sur cinq ou six pieds de long. Si le nombre des Castors est de quinze ou vingt, ou même de trente, ce qui est néanmoins fort rare, le logement est grand à proportion et même il y en a plusieurs les uns près des autres. Quelques missionnaires ont assuré qu'on avait trouvé différentes cabanes qui communiquent les unes aux autres. Les cabanes sont toujours disposées par étages afin de s'y pouvoir retirer quand les eaux croissent. L'endroit où ils couchent est couvert avec de l'herbe et en hiver ils font des copeaux qui leur servent de matelas.

Tous ces ouvrages, surtout ceux des Castors qui vivent dans les pays froids, sont ordinairement achevés au mois d'août ou de septembre, parceque c'est le temps où il faut commencer à faire des provisions pour l'hiver. Ils coupent donc du bois par morceaux de deux ou trois, jusqu'à huit ou dix pieds. Les gros morceaux sont traînés par plusieurs de ces animaux, les petits par un seul, mais par des chemins différents, pour ne pas s'embarrasser les uns les autres. Ils en mettent d'abord une certaine quantité qui flotte dans l'eau ; puis ils en placent de nouveaux sur les premiers, qu'ils entassent pièces sur pièces jusqu'à